

**Zlotzky**

# **Virtualodrome**

*Roman*



*Alexandrie Online*

*Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse <http://www.alexandrie.org>*

*Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur*

*Date de publication : 17-03-2001*

**Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.**

# Extrait

L'odeur forte et écoeurante vous prenait à la gorge comme un gaz méphitique; un diabolique cocktail olfactif d'oeufs pourris, de crasse, de poussière, d'urine fermentée et de merde.

Cette odeur là Hamid Dupont-Tcherbatchev n'y faisait plus attention pour l'avoir définitivement assimilée depuis déjà bien longtemps à l'oppressante atmosphère du métro Parisien. Il remontait nonchalamment le quai de la station Strasbourg St-Denis, direction Porte de Clignancourt, peu avant le passage de la dernière rame. Une horloge électronique haut perchée qui avait miraculeusement échappé au vandalisme indiquait la date et l'heure : Dimanche 29 mai 2022 - 0 H 48.

La horde habituelle des clochards et déclassés de toutes origines qui avait élu domicile ici hantait obstinément les lieux de son envahissante présence. Ils devaient bien être une cinquantaine, de tous les âges et dans tous les états, qui avaient monopolisé la quasi totalité des sièges pour s'y loger, s'y vautrer, s'y répandre et s'y liquéfier en diffusant tout autour d'eux une écoeurante odeur dans laquelle on parvenait à discerner avec un haut-le-coeur des effluves de pieds putréfiés et jamais lavés baignant dans la fétidité de chaussettes en décomposition, de transpiration acide mélangée à une crasse tenace, et des miasmes d'haleines chargées au gros rouge bon marché et à la choucroute en boîte mal digérée.

Hormis ces clochards, il ne restait encore qu'une poignée de noctambules égarés et quelques jeunes paumés de la 4ème génération aux allures intimidantes qui roulaient des regards en coin. Hamid Dupont-Tcherbatchev évitait de les regarder.

C'était un week-end complet qui venait de passer sur le corps de la station, un week-end ni meilleur ni pire qu'un autre mais un week-end tout de même, qui marquait invariablement son empreinte par des traces quasi rituelles; papiers gras, boîtes de bière écrasées, gobelets usagés, restes de frites froides pissantes d'huile, hot-dogs carmins à moitié dévorés, boîtes de hamburgers éventrées, mégots écrasés, seringues usagées, capotes gluantes, crachats, flaques d'urine, vomissures, merdes de chiens et merdes tout court.

Au milieu du quai, non loin de lui, Hamid Dupont-Tcherbatchev observait une vieille clocharde avinée et édentée, qui avait dû autre fois être une femme, et qui s'obstinait à brailler un antique succès du siècle dernier en des cris rauques saturés et des couinements de rat qu'on écrase. Le refrain était invariablement repris en chœur par ses comparses. Ils portaient tous l'uniforme de la misère et de la déchéance la plus totale. L'un d'eux surtout, un vétéran particulièrement endurci, barbu, pouilleux, galeux, le visage couperosé couvert de cicatrices et de furoncles dont les petits yeux jaunes pisseux et inexpressifs lançaient parfois un bref éclair de folie. Son pantalon était si loqueteux qu'il avait dû avoir recours à de grossières rustines d'étoffe

attachées autour des jambes avec de la cordelette noirâtre pour maintenir ainsi les parties inférieures et supérieures de ce qui fût, bien des années avant, un pantalon acceptable.

Il traînait toujours avec lui les ruines d'un landau dont les roues voilées grinçaient d'une manière insupportable et qu'il avait rempli de vieilles guenilles puantes, de bouteilles de vin consignées, de restes de camembert et de mauvaise charcuterie industrielle en état de décomposition avancée, de quignons de pain sec et autres objets hétéroclites dont la présence était difficilement explicable.

Et pour parfaire l'ensemble, toute cette bande de laissés pour compte, de déclassés, de nouveaux intouchables, avait élu pour mascotte un chien efflanqué et décati à moitié dévoré par les tiques et les puces. Les restes vivants d'un berger Allemand momifié qui aboyait de l'un à l'autre en bavant copieusement, venant quémander quelque nourriture ou quelque caresse vicieuse que ses compagnons d'infortune ne dédaignaient pas lui prodiguer, s'offrant ainsi le luxe de jouer les généreux.

La pitoyable bestiole levait la patte toutes les dix secondes pour y aller de son petit jet de pisse de ci de là le long du quai, qu'elle agrémentait, au moins une fois par jour, de la ponte d'un étron gras et luisant qu'elle choisissait généralement de laisser trôner devant les sièges.

Et lorsqu'il ne pissait ni ne chialait, l'animal se grattait alors frénétiquement jusqu'au sang avec sa patte arrière avant de venir se faire câliner par ses frères humains qui prenaient un plaisir manifeste à le caresser partout, s'insinuant même entre les pattes de derrière, n'hésitant pas, parfois, à lui souper les couilles et à lui flatter la verge du bout des doigts en feignant une admiration puérile, à l'embrasser bouche ouverte et langue tendue sur la truffe souillée, lui roulant des baisers dégoulinants de bave alcoolisée et le congratulant avec effusion en le serrant longuement dans leurs bras, favorisant ainsi l'échange continu de leurs colonies de puces qui se régalaient alors du va-et-vient entre le sang humain et le sang canin, appréciant probablement la différence et variant les plaisirs de la chère.

Hamid promenait prudemment son regard vers l'horloge électronique qui venait d'indiquer 0 H 50 quand il les vît faire irruption sur le quai opposé légèrement sur sa droite. Ils étaient trois, tous vêtus de combinaisons noires synthétiques moulantes, les pieds enfermés et bien tenus dans des chaussures de sport montantes en cuir, noires elles aussi, mais à lacets rouges fluorescents. Ils avaient également revêtu, par-dessus leurs combinaisons, une sorte de veste militaire épaisse à grosses poches et tous 3 avaient le visage dissimulé par de superbes masques de Mickey, hilare, en latex. En dehors de cet accoutrement, vaguement insolite mais pas vraiment étonnant, chacun d'eux était armé d'une Kalachnikov rectifiée et les poches de leurs vareuses regorgeaient de chargeurs pleins. Ils se répartirent

silencieusement en courant le long du quai de façon à en occuper environ chacun un tiers.

La vieille clocharde chanteuse s'était subitement tue suivie quelques instants plus tard par sa chorale. Les paumés de la 4ème génération se raidirent et parurent hésiter.

Hamid eut un peu la même réaction. Il avait bu, fumé de l'herbe et se sentait fatigué. C'est au moment où il plongea résolument sous une rangée de sièges, la tête à 10 cm d'une merde de chien, que les premières rafales claquèrent, amplifiées par la voûte de la station. Ce ne fut alors plus qu'une incessante pétarade, une orgie de salves de crépitements, de cris de panique, de hurlements de douleur et de débandades tous azimuts. Cela semblait ne jamais devoir s'arrêter. A plat ventre, les mains sur la tête, Hamid était terrorisé, le souffle coupé et s'attendant à chaque instant à ressentir une gerbe de pointes brûlantes s'enfoncer dans son corps et lui ôter la vie. Il s'était couché dans un endroit du quai un peu isolé et malgré sa frayeur qui annihilait toute forme de réflexion il eut l'impression qu'il n'était pas réellement visé et prit conscience du fait que le bruit des balles qui s'écrasaient ou rebondissaient en sifflant sur les parois n'était pas proche de lui mais semblait venir de l'arrière du quai. Lui était tout proche de l'extrémité avant.

Enfin, après une éternité et aussi brusquement qu'il avait commencé, le vacarme des coups de feu s'arrêta et l'on n'entendit plus alors que des cris d'agonie, d'hystérie, de souffrance et de terreur. A l'odeur de la pourriture se mêlaient maintenant celles de la poudre brûlée et du sang.

Hamid se releva très lentement. Il savait d'instinct que les trois tueurs s'étaient maintenant enfuis. Le visage hagard et les yeux grand ouverts il commença lentement et presque machinalement à s'épousseter avec le revers de sa main. Bien que n'ayant pas eu le loisir de choisir le lieu où il avait dû plonger, il fut heureux de constater qu'il aurait pu tomber plus mal. Il avait évité in extremis de se planter le nez dans la merde de chien et pour le reste un énergique dépoussiérage suffirait à remettre ses vêtements dans un état acceptable.

Et maintenant que son rythme cardiaque avait retrouvé une cadence à peu près normale il fut aussi heureux de réaliser qu'il était non seulement toujours vivant mais sans même une égratignure. A quelques pas de lui l'un des paumés de la 4ème génération se traînait péniblement à quatre pattes vers la sortie en respirant bruyamment. Il tenait à la main un revolver de gros calibre dont il n'avait probablement pas eu le temps de se servir. Sa jambe gauche était ensanglantée et laissait sur le sol derrière son passage une trace rougeâtre et humide. L'arrière du quai n'était plus qu'un charnier informe. De toute évidence les clochards avaient constitué la cible principale des tueurs. Plus un ne semblait vivant. La vieille chanteuse avait été

découpée d'une rafale dans le ventre et gisait au sol dans une pose obscène en baignant dans son sang. Derrière elle ce n'était plus qu'un gros tas de corps difformes enchevêtrés les uns dans les autres d'où s'échappait une multitude de rigoles de sang qui convergeaient entre elles pour venir s'écouler sur la voie du haut du quai.

La majorité des clochards était réunie en groupes compacts qui avaient constitué des cibles particulièrement aisées pour les trois tueurs. Ils s'étaient visiblement acharnés à vider leurs chargeurs sur eux, ne leur laissant aucune chance de salut. Ce n'était pas un hasard si les seuls survivants étaient tous situés en dehors de ces groupes et si la majorité d'entre eux n'étaient pas des clochards. Hamid constata rapidement qu'il n'était tout de même pas le seul à s'en être tiré indemne, bien que de nombreuses personnes étaient salement blessées. Tous les paumés de la 4ème génération qui le pouvaient encore s'étaient rapidement éclipsés dans les couloirs de la station. Celui qui se traînait par terre non loin d'Hamid s'était immobilisé en appui sur ses avant-bras. Seul son dos bougeait légèrement au rythme de sa respiration bruyante et difficile.

Le bruit familier du dernier métro envahit alors subitement la station redonnant brusquement au lieu un semblant de normalité. Il arriva au moment même où la police débarquait avec les pompiers et les premiers secours. Paniqués, débordés, les flics tentaient de retrouver tous les survivants en donnant des ordres à l'aide de leurs porte-voix.

Mais leur tentative de maîtriser la situation fut un échec total. Les portes du métro s'ouvrirent, laissant s'échapper de toutes parts une foule pressée de personnes qui, à l'heure qu'il était, n'avaient aucune envie qu'on les emmerdât de quelque manière que ce fut. Aussi s'engouffrèrent-elles rapidement dans les couloirs de sortie en jetant un regard à peine surpris et presque indifférent sur l'entassement des corps ensanglantés. Puisque les flics étaient là, il n'y avait donc aucune raison qu'ils se mêlassent d'une histoire qui ne les concernait pas. Plus tôt seraient-ils rentrés chez eux et mieux ils se sentiraient. Cela n'empêchait pas, bien entendu, l'habituel pourcentage de charognards de venir s'agglutiner autour de l'attroupement malgré les flics qui tentaient de les repousser. Pendant ce temps les survivants, du moins ceux qui avaient pu échapper aux flics, dont Hamid, montèrent prestement dans les wagons, soulagés de pouvoir échapper à toutes les formalités pénibles qui incombent aux témoins d'un fait divers semblable.

Assaillis et débordés par la confusion, les flics pestaient et s'engueulaient entre eux ou avec les pompiers alors que les premiers photographes, fébriles et excités, s'en donnaient à cœur joie et mitraillaient pour la seconde fois de la soirée, quoique plus pacifiquement, les corps meurtris des clochards de leurs appareils-photos. Les premières équipes légères de

télé venaient de débarquer et se précipitaient sur leurs caméras numériques pour en effectuer des réglages nerveux et impatients avant de se ruer comme des forcenés à la recherche de l'angle de prise de vue le plus saisissant tout en repoussant brutalement les adversaires des chaînes concurrentes à l'aide de leurs services d'ordre respectifs. Ce ne fut donc bientôt plus qu'une immense cacophonie, un pugilat anarchique et désordonné, un tohu-bohu exponentiel d'où fusaient des jurons obscènes et des vibrations aéroportées de féroces engueulades, de coups de poings, de pieds, de hurlements de rage et d'insultes furieuses.

Et bam ! Un bon coup de coude dans l'estomac au photographe de "Sigma Press", un peu trop entreprenant, de la part du preneur de son de la chaîne câblée "Live-News Entertainment". Et le cameraman de CBS France de balancer un coup de pompe maison au nervi du service d'ordre de CNN qui lui-même était aux prises avec un représentant de la milice privée de la RATP. Et les pompiers de tenter de ceinturer une journaliste élégante mais complètement hystérique qui refusait en hurlant de bouger de la place qu'elle avait conquise de haute lutte et d'où elle s'apprêtait à entreprendre un commentaire filmé dans des conditions très avantageuses, debout au premier plan juste devant le tas de cadavres. Les équipes des chaînes les plus fortunées étaient accompagnées, outre leurs services d'ordre musclés chargés de déblayer le terrain, d'un médiateur chargé de négocier avec les autorités présentes la primeur ou l'exclusivité d'une interview ou la possibilité d'un emplacement de tournage privilégié. En réalité, ces médiateurs, qui se balladaient toujours avec leurs mallettes à la main, n'étaient rien d'autre que d'habiles distributeurs de pots de vin.

Hamid observait de loin l'un de ces négociateurs qui discutait âprement avec le chef d'une compagnie privée d'ambulances probablement dans le but de retarder au moins un peu les secours afin que les équipes télé puissent effectuer leur travail - et leur devoir - d'information. Le public a le droit de savoir messieurs ! Le chef ambulancier semblait expliquer avec virulence qu'un tel service exigeait une rétribution autrement conséquente que celle proposée par le médiateur. Ce dernier tentait de négocier à l'arraché mais il ne pouvait pas non plus se permettre de casser les prix.

Et pendant ce temps le clébard, désormais mascotte orpheline ayant échappé au massacre, de courir à droite et à gauche en jappant, léchant une fois les mares de sang, levant une autre fois la patte sur les cadavres et sautant pattes en avant sur les uns et les autres pour on ne sait quelle obscure raison, avant de repartir à toute vitesse en courant et en couinant suite aux coups de pieds haineux que tous lui balançaient avec rage.

"Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible !" se lamentait un flic âgé en prenant sa tête dans ses mains.

"Vous, LNE, vous êtes vraiment des sales putes !" hurlait une photographe



enragée à l'adresse d'un consoeur d'on ne savait quelle chaîne de télé qui squattait une place de choix pour les prises de vues.

"CNN est une chaîne de nécrophages !" glapissait doctement un toubib à un cameraman.

On entendait des :

"Bandes d'ordures, vous ne respectez donc rien?"

ou bien des :

"Ta gueule, pédé !"

et même des :

"Je nique ta mère par tous les trous, tête de noeud !"

Hamid était monté dans le 1er wagon et observait le spectacle à une distance respectable. Les usagers étaient agglutinés près des portes et observaient l'animation la bouche ouverte, captivés, cibles idéales des pickpockets qui s'en donnaient à coeur joie, ravis de ces fructueuses heures supplémentaires inespérées.

En fait, le métro devait rester immobilisé à quai, c'est du moins ce que tentait d'expliquer un responsable de la RATP au conducteur qui ne voulait rien savoir :

"Vous rigolez ! Je suis à 20 minutes de la fin de mon service, il est 1H15 et vous voulez que je reste ici ? Ca va pas la tête ! Je tiens pas à passer la nuit ici pour vos conneries moi !

- Mais merde ! Puisque je vous dis que c'est grave. Il y a dans ce métro des témoins que les flics veulent interroger. Vous ne pouvez pas repartir comme ça !

- Et comment que je vais repartir !"

Le conducteur fait mine de réintégrer sa cellule de pilotage mais le responsable tente physiquement de l'en empêcher. L'autre se retourne brusquement et lui propulse un magistral direct en pleine face qui envoie promener le responsable trois mètres plus loin, le cul par terre.

Immédiatement après, la sonnerie du signal de fermeture des portes retentit pendant une quinzaine de secondes, les portes se ferment en soupirant et le métro s'ébranle enfin avant de s'engouffrer rapidement dans le tunnel.

Hamid respira mieux. Les gens se dispersèrent dans le wagon.

Le dernier métro du dimanche était encore largement occupé par des volontaires de l'armée dont la présence était rien moins que discrète.

Depuis que la conscription avait été supprimée, l'Etat, ou ce qu'il en restait et malgré ses terrifiants problèmes budgétaires, maintenait une armée d'hommes de base qu'il nourrissait et blanchissait en les gratifiant d'un salaire dérisoire tout juste assez élevé pour qu'ils puissent se saouler la gueule correctement. C'était fort peu mais ça attirait tout de même un grand nombre de paumés qui sortaient d'on ne savait quel trou de cul de quel pays. Il y avait même tellement de candidats, en ces temps difficiles, que

l'Etat se permettait le luxe d'une sélection dont les critères pouvaient sembler douteux considérant l'attitude des heureux élus.

La plupart d'entre-eux se saoulaient à la bière et aboyaient d'inintelligibles mots dans des langues étranges et méconnaissables. Ils provoquaient et agressaient les filles et occupaient systématiquement avec un air de défi toutes les places assises disponibles en faisant circuler entre eux d'innombrables boîtes de bière qui finissaient - une fois vides - sur le plancher où elles roulaient dans tous les sens en s'entrechoquant entre elles.

Certains parmi ces grognards inutiles étaient petits et trapus, le poil ras, la bouille joufflue et rougeaude, le regard bovin et abruti sur un faciès vaguement primitif. Ils étaient comme marqués par les stigmates insistants d'un atavisme pervers qui s'obstinait, au fil des générations, à perpétuer les tares embarrassantes d'aïeux dégénérés ; générations de paysans incultes ayant vécu comme des bêtes de somme depuis la nuit des temps ou ouvriers esclaves alcooliques de la révolution industrielle du 19ème siècle qui auraient ainsi légué au monde futur, par l'entremise de leurs progénitures, un miroir sardonique dans lequel la société contemplait son passé d'horreurs, de misère, de souffrances et d'injustices.

Hamid se tassa contre la porte opposée et riva son regard au plafond sans trop prêter attention à tout ce qui se passait autour de lui. Il songea à l'attentat dont il avait bien failli être victime. Un tel acte n'avait aujourd'hui rien de vraiment surprenant si l'on considérait la situation générale du monde. En Europe, une multitude d'organisations terroristes plus ou moins clandestines avaient décidé de faire appel à l'action armée dans la mesure où elles estimaient désormais l'Etat totalement incapable de faire respecter les lois et d'assurer son rôle de maintien de l'ordre et de prévention. D'une manière générale elles condamnaient son incapacité totale à gérer et à faire progresser une société en principe organisée et civilisée. Ces arguments n'étaient évidemment pas sans fondements. Toujours était-il que ces organisations terroristes aux motivations les plus diverses avaient décidé de passer à l'action sans que l'on ne sache jamais très bien laquelle était réellement à l'origine de tel attentat ou de tel meurtre d'autant plus que certaines se combattaient entre elles de la manière la plus impitoyable.

Néanmoins, Hamid, qui était un jeune homme curieux à l'esprit ouvert et qui tentait malgré tout de rester à peu près bien informé, attribua le massacre de cette nuit à l'OPDN, (Organisation Pour la Désinfection Nationale), un groupuscule dissident d'une ancienne organisation d'extrême-droite éclatée qui avait décidé de s'en prendre à tout ce qu'ils estimaient envahissant, sale, dégradant, et, plus globalement, tout ce qui allait à l'encontre des vertus traditionnelles françaises, de l'amour propre, du civisme, de la sociabilité, des valeurs familiales, du bon goût et d'une hygiène élémentaire.

Ainsi, tous les marginaux - mais pouvait-on encore parler de marginaux tant ils étaient nombreux ? - chômeurs, déclassés, pauvres irrécupérables, étrangers sur la touche, toxicos, sidéens, délinquants, clochards et plus simplement tous ceux qui finissaient par se retrouver durablement exclus du système économique et de fait assimilés aux ordures ménagères constituaient les cibles privilégiées de l'OPDN. C'était l'une des plus importantes et des plus redoutables organisations terroristes car elle bénéficiait de la complicité passive d'une grande partie de la population qui voyait en elle, sans l'avouer ouvertement, une soupape de sécurité contribuant à freiner l'inexorable dégénérescence collective. L'idéologie de l'OPDN ayant l'avantage d'être très facilement comprise, ses membres ne se privaient pas, dans des communiqués clandestins, de faire appel à la plus basse démagogie afin de cultiver cette sympathie refoulée et honteuse d'un grand nombre de personnes jusque là à peu près épargnés par la crise et qui encourageaient implicitement toutes les manifestations et les phénomènes, si violents fussent-ils, dont ils pensaient qu'ils contribueraient à freiner la probable remise en cause de leurs maigres avantages économiques et de leur hypothétique sécurité, animés, qu'ils étaient, par leur traditionnel désir viscéral d'ordre et de discipline.

La misère et ses métastases envahissait aujourd'hui les rues des villes et projetait face aux yeux des foules encore préservées une angoissante vision cauchemardesque et prémonitoire.

Puisque l'Etat se révélait incapable de résoudre le problème à son origine, c'est à dire à ses causes, on allait s'organiser sérieusement et s'attaquer à ses conséquences directes. Le procédé était facile et vieux comme le monde mais il se révélait toujours redoutable. Ainsi naquit l'OPDN qui se proposait, par l'écho spectaculaire donné à ses actions meurtrières, de montrer la voie concrète du Salut en invitant les gens à suivre son exemple. Ses militants étaient déjà responsables de nombreux attentats meurtriers contre des groupes entiers de clochards, des hôtels borgnes bourrés de squatters et d'immigrés clandestins, des locaux de soupes populaires ou de vagues refuges précaires pour les sans-domiciles. Combattre la pauvreté en éliminant les pauvres, la devise n'était pas nouvelle mais elle s'appliquait désormais de manière directe, sans fioritures, sans faux-semblants. Simplement.

Le métro parvint sans encombres jusqu'à la station Barbés où Hamid descendit.

Exceptés les groupes massifs de sans-logis qui dormaient sur les trottoirs, le quartier était quasiment désert. Il faut dire qu'il n'y avait vraiment rien à y faire. L'ensemble du secteur avait été largement transformé à la fin du siècle dernier et une bonne partie de la population d'origine immigrée qui l'habitait en majorité avait été économiquement contrainte de le désert.

Hamid remonta rapidement la rue de Clignancourt et gagna la rue Charles Nodier avant d'entrer dans son immeuble après avoir composé son code personnel puis utilisé sa clef électronique pour franchir le sas. Il avait toujours habité là. C'était l'appartement de ses parents qu'ils avaient jadis acheté en s'endettant fortement. Depuis, ses parents étaient partis s'installer en Normandie près du village natal de sa grand-mère. Cette dernière avait trouvé une agréable petite maison à ses enfants pour un prix modique et ils ne s'étaient pas fait prier pour quitter Paris. Ils étaient à l'aube de la soixantaine et la vie dans la capitale leur devenait insupportable. En retraite anticipée, ils étaient donc partis là-bas avec des revenus fort modestes mais suffisants pour leur assurer une existence à peu près confortable. Ils avaient donc laissé leur fils Hamid seul dans l'appartement et il leur payait en contre-partie un loyer modéré, une situation où tout le monde trouvait son compte.

Hamid Dupont-Tcherbatchev venait d'avoir trente ans. Il était né en 1992 d'un père à moitié français et d'une mère immigrée Moscovite du nom de Natalia Tcherbatchev. Le père d'Hamid était lui-même moitié juif marocain par son père immigré de la 2ème génération - le grand-père d'Hamid donc, qui n'avait avec le judaïsme et l'Islam que des rapports prudents et distants - et moitié français par sa mère, une vigoureuse Normande aux yeux clairs d'une famille nombreuse d'agriculteurs dont l'attachement à la religion catholique se limitait aux différentes célébrations officielles, prétextes à de pantagruéliques banquets familiaux. Le grand-père et la grand-mère s'étaient rencontrés dans la même usine où ils travaillaient tous deux, chacun à sa manière victime de l'exode rural sauf que l'un avait dû s'exiler beaucoup plus loin que l'autre. Ils s'étaient plu immédiatement. La grand-mère normande d'Hamid, femme généreuse et attachante, n'était pas pour autant dénuée de certains préjugés. A vrai dire, étant jeune et fraîchement débarquée dans la capitale, elle n'aimait pas tellement les Arabes alors si cet Arabe là était en plus à moitié juif... Mais le grand-père d'Hamid était un Méditerranéen circonspect et réservé alors que sa future femme était joviale et extrêmement bavarde. Elle avait été attirée par son regard d'aigle effarouché, ses cheveux noirs et abondants et par sa timidité respectueuse. Il avait été attiré par la clarté de son regard bleu et la force de sa vitalité. "Elle a des préjugés mais le fond est bon" pensa-t-il. En effet, les préjugés s'évanouirent rapidement...

D'un commun accord, et après que le grand-père d'Hamid eut acquis la nationalité française, ils se marièrent sous le nom commun de Dupont choisi par le mari en signe de volonté farouche d'intégration à son nouveau pays d'adoption. Ils donnèrent alors naissance au père d'Hamid en 1963 et celui-ci, après une enfance et une adolescence infiniment mieux réussies que celles de la plupart de ses coreligionnaires de la 2ème génération,

bardé d'un diplôme de technicien en informatique et travaillant régulièrement, rencontra à l'aube des années 1990 Natalia Tcherbatchev chassée de sa Russie natale par la situation économique désastreuse. Elle n'avait que 22 ans, parlait un peu le français et considérait Paris comme une ville de rêves, un El Dorado où tout était possible à une jeune fille décidée et jolie, ce qui était son cas. C'était une solide fille blonde de près d'un mètre quatre vingt avec un très beau visage et une grande bouche qui semblait prête à dévorer le monde entier. Elle déchantait rapidement sur ses phantasmes de vie Parisienne et sur les Parisiens en général. Elle comprit très vite, car elle n'était pas stupide, que les jolies filles se comptaient par milliers, que le capitalisme n'avait rien d'un paradis et que le contexte économique ne se prêtait guère à la pérennité de situations incertaines et hasardeuses. De plus, ses tentatives de s'infiltrer dans les milieux du show-business, de la télé, de la mode, de la publicité, bref, de tous les milieux professionnels mythiques qui font rêver les jeunes gens, se monnaient en général avec la seule chose qu'elle possédât vraiment : son corps. Dotée d'un féroce appétit sexuel elle n'avait aucun a priori contre ce genre de pratiques dès l'instant où son partenaire ne lui déplaisait pas et où cette relation ne devait en rien conditionner un éventuel service ou coup de piston. Mais la réalité était pourtant ainsi. Rapidement, elle abandonna ce genre de tactique basée sur des relations sans lendemains avec des types superficiels et hypocrites. Elle commençait à détester les français, surtout les hommes.

Elle décida alors de reprendre ses études littéraires et vivota dès lors de petits boulots en petits boulots jusqu'au jour où elle finit par obtenir un diplôme qui lui permit d'enseigner comme professeur de russe. C'est à peu près à ce moment là qu'elle rencontra celui qui allait devenir le père d'Hamid. Elle fut intriguée par son physique métissé. C'était dans un café de Saint Germain-des-Prés en 1990.

Deux ans plus tard naissait Hamid Dupont-Tcherbatchev. Son père lui avait donné le prénom de son grand-père car il tenait à ce que la partie maghrébine de ses origines soit représentée dans son nom. Natalia n'avait rien eu contre. Le petit Hamid était un subtil métissage représentatif d'une situation historique, économique et géopolitique complexe. Un dosage inattendu constituée de 25 % de marocain vaguement judaïque, de 25 % de français normand pas très catholique et de 50 % de russe modérément orthodoxe... Esthétiquement le cocktail se révéla assez réussi ; plutôt grand et bien bâti Hamid avait un regard troublant, clair, et la couleur de ses yeux était indéfinissable; un mélange de bleu, de vert, de marron, avec des zébrures rayonnantes grises. Ses cheveux étaient légèrement ondulés, mi-longs et d'un châtain ou transparaissaient de curieux reflets marrons et blonds. Le nez était très légèrement aquilin et la bouche grande avec des

lèvres assez épaisses. La bouche de sa mère bien sur, quoiqu'il ressemblât davantage à son père à la différence que les caractéristiques méditerranéennes encore assez évidentes chez son père étaient chez Hamid comme plus diluées, plus subtilement suggérées, mais suffisamment présentes pour lui conférer un charme certain qui contribuait à lui assurer un honorable succès auprès de la plupart des femmes et des jeunes filles. Mais comme c'était plutôt un jeune homme réservé et presque timide - tout comme son père et son grand père - il n'avait jamais tiré outrageusement avantage de ses capacités de séduction et n'avait connu, à 30 ans, qu'un nombre de femmes finalement assez modeste.

Il pénétra dans le vieil et étroit ascenseur et pressa la touche numéro 6. La lourde antiquité s'ébranla sèchement dans un bruit fort familier. L'immeuble était agréablement préservé. Il était en majorité occupé par des petits propriétaires qui avaient acheté leurs appartements voilà bien longtemps, tout comme les parents d'Hamid, et y étaient restés depuis en famille, transmettant leur précieuse possession de parents à enfants. Ce n'était pas des gens riches. Ils appartenaient, pour la plupart, à cette nouvelle classe de salariés à peu près épargnés dont les revenus avaient été sérieusement dépréciés durant les dernières décennies mais qui s'en sortaient encore honorablement bien grâce à quelques vieilles économies plus ou moins importantes, quelques combines obscures ou d'autres travaux d'appoint qui leur permettaient de vivre à peu près agréablement.

L'ensemble de ces petits propriétaires avait une identité économique commune et l'ambiance qui régnait entre eux était en général assez sympathique et décontractée à l'exception de deux familles voisines qui se vouaient une haine profonde qui avait atteint son apogée à la suite d'une banale histoire de chiens. L'une des ses familles possédait un chien, très gros et de race indéfinissable, dont elle était très fière et qu'elle prenait plaisir à exhiber dans les rues avec une fatuité mal dissimulée. C'était le prototype même de ces familles dénuées de tout sens commun, qui achetait un chien de la même manière qu'on achète un frigidaire, comme s'il s'agissait d'un élément indispensable du standard de vie à l'occidentale et sans penser à tous les problèmes que cela supposait pour eux comme pour les autres. Cet animal donc, qu'une personne handicapée par une myopie ordinaire aurait pu raisonnablement confondre avec un ours à une distance fort modeste, se singularisait par les 800 grammes de matière fécale dont il bombardait quotidiennement les trottoirs et qui avait été à l'origine de l'hostilité d'abord, puis de la haine, de la famille vivant sur la même palier que les maîtres du chien.

Mais un jour le gros clébard disparut mystérieusement. Quelques jours plus tard ses maîtres recevaient un colis postal et lorsqu'ils l'ouvrirent ils y découvrirent la tête sanguinolente et passablement avariée de leur molosse.

Il y avait également une lettre faite de coupures de journaux collées qui disait simplement : "nous avons enlevé votre chien. Si vous ne vous décidez pas à quitter définitivement le quartier nous l'exécuterons. Ci-joint une preuve physique comme quoi votre animal est bien en notre possession."

Horriés, les maîtres ne surent jamais trop si les auteurs de cet enlèvement étaient des cyniques cruels ou des idiots profonds. Ils pouvaient difficilement accuser leurs voisins ennemis car ces derniers étaient à l'étranger pendant cette période mais ils les soupçonnèrent tout de même d'être les commanditaires du crime.

Evidemment cet incident ne contribua pas à améliorer l'ambiance entre les deux familles et de toute façon, environ un mois plus tard, les cynophiles rachetaient un nouveau clebs de même race, tout aussi massif, et manifestement sans problème de constipation.

Hamid n'avait aucune envie de se mêler de ces histoires bien qu'il n'appréciait guère trouver d'énormes étrons devant son entrée d'immeuble et quoique ce fut là depuis bien longtemps un signe distinctif et symbolique d'une typique entrée d'immeuble Parisienne.

## Zlotzky

*Né en 1955, j'écris plus ou moins régulièrement depuis l'aube de l'adolescence. Cette activité s'est malheureusement considérablement ralentie depuis quelques années pour des raisons familiales et professionnelles.*

## Virtualodrome

*Paris 2022. Les brutales mutations économiques accomplies au rythme d'un désastre social implacable, d'une insécurité grandissante et d'une dégénérescence inexorable des relations humaines ont plongé la capitale dans un chaos violent où, à l'instar des mégapoles du Tiers-Monde, les populations paupérisées tentent de survivre tant bien que mal. Paradoxalement, cette régression s'accompagne d'un essor envahissant des technologies de communication parmi lesquelles les omnipotents « Mondes Virtuels », refuges fantasmagiques de millions d'individus pour échapper au « Monde Réel ». Dans ce contexte, Hamid Dupont-Tcherbatchev va être entraîné bien malgré lui dans une lente descente aux Enfers où il sera confronté aux intouchables potentats des lobbies technologiques, à leurs flics privés sans scrupules, à une Star hyper-médiatisée de ce qui subsiste de la Police d'Etat et aux dangereux psychopathes d'une secte aux motivations hallucinantes. (Sélection du Prix Alexandrie 2006)*